Document généré le 19 avr. 2024 22:00

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'infanterie

Marie-Ève Fortin

Numéro 126, 2010

Dignité / intégrité

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61747ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fortin, M.-È. (2010). L'infanterie. *Moebius*, (126), 65–70.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Marie-Ève Fortin

L'infanterie

J'ai pris la décision de rester. De rester pour ne plus avoir à revenir. En termes d'avenir, on saurait trouver mieux ou on pourrait trouver pire. J'avais des fourmis dans la jambe qui m'empêchaient de partir, et pourtant, j'avais le départ sur le bout de la langue, le pied dans la porte et le cœur prêt à cavaler. Mais ton bras s'est posé sur le mien, juste à temps. Tu m'as dit que les départs précipités ne faisaient jamais de bonnes histoires. J'aurais pourtant cru le contraire.

Je m'assois sur le sofa et fixe la fenêtre du salon dont le vitrail me protège du regard indiscret des passants. Je me lève et marche vers le lit. Je compte environ vingt pas pour m'y rendre. Je me couche en chien de fusil, ensuite je fais la morte, ensuite je fais la belle. Je me relève pour manger un biscuit. Que faut-il faire lorsqu'on reste ? Sans doute écouter de la musique joyeuse et danser en préparant un bon souper. Faire comme si.

Je fixe mon chat dans les yeux jusqu'à ce qu'il détourne le regard. Je gagne à tout coup. Je m'étends sur le plancher de la cuisine parce que c'est différent que de se coucher dans un lit. Je sais que le parquet est sale. Je me relève en pensant aux bestioles qui pourraient s'introduire par mes oreilles et s'installer aux commandes de mon cerveau.

J'appelle ma mère, mais je n'ai rien à lui dire, alors elle me laisse pour vaquer à ses affaires de mère. J'appelle une amie, son répondeur me dit en anglais et en français qu'elle ne peut pas répondre, mais il ne me dit pas pourquoi. Je dépose délicatement le combiné. Je regarde mon reflet dans le téléviseur éteint et résiste à l'envie de l'allumer pour me perdre dans le flot d'images grotesques qu'elle seule sait rendre si attirantes et si ridicules à la fois.

Je pourrais écouter de la musique, je pourrais même faire jouer des vinyles pour avoir à les retourner chaque demi-heure. Mais je n'ai pas envie des mots des autres. Je n'ai pas envie de lire, d'entendre ou de penser. Je vais sur la terrasse fumer une cigarette. C'est mon petit éclair de génie. J'observe les volutes bleues de l'incendie contrôlé que je tiens du bout des doigts. Ce n'est pas satisfaisant. Ce n'est que tricher avec le temps.

Je vais dans la salle de bain et j'applique avec précision un rouge à lèvres couleur feu de joie, et je m'observe. Je ne me reconnais pas. Je me cherche des yeux dans le miroir et n'y trouve qu'un regard vide d'affiche en deux dimensions. Ma volonté et mon identité semblent avoir détalé ou avoir été enfermées à double tour. J'esquisse un sourire digne d'une actrice de mauvais western : un rictus de carton-pâte qui se résume à des lèvres retroussées et à des dents exposées à tout vent. Je pourrais aller cogner trois petits coups à la porte du voisin juste pour voir ce qui se passerait. Je tire un trait de crayon noir à la lisière de mes cils. Tout cela commence à ressembler à une mascarade en bonne et due forme.

Je m'assois à la table de la cuisine armée d'un papier et d'un crayon. J'écris : « Chéri ». Ça ne va pas. Je me lève et me dirige vers la bibliothèque pour y retirer tous les livres d'art. Je les empile sur la table du salon et tente de faire asseoir mon chat au sommet de cette tour qui s'effondre dans un grand fracas. J'éclate de rire en voyant détaler l'animal.

J'ai décidé de rester, soit. Mais je ne peux me résoudre à ne rien faire. Je me dirige vers le meuble qui contient deux bouteilles d'alcool. Du rhum brun et de la vodka. Le rhum sent meilleur. Je goûte du bout des lèvres, mais j'ai un haut-le-cœur. Le fort, ça n'a jamais passé. Mais j'en aime le parfum. Je penche la bouteille au-dessus de mon bras jusqu'à ce qu'un filet épais coule lentement sur ma peau. C'est bon, c'est la chose à faire. Je verse tout le contenu de la bouteille sur ma nuque, dans mon corsage, puis sur ma tête. Ça brûle horriblement. Partout où le liquide s'infiltre, il échauffe, tiraille et colle. J'en ai plein les souliers.

Je m'enroule dans ma couverture et me recroqueville sur le divan rouge. Je suis une baba au rhum sur son plateau de présentation. J'attends d'être dégustée par les grouillants parasites de ma jambe qui seront attirés par le sucre, fermenté pendant dix ans selon l'étiquette de la bouteille. L'alcool s'évaporera et il ne restera que ce qui attire les amateurs de douceurs, les « becs sucrés » comme on dit. Et les fourmis sortiront en file indienne pour se délecter des petites gouttes précieuses qui auront séché sur ma peau.

J'ai décidé de rester parce que ça s'est mis à se manifester plus souvent et plus fort. Au début, ce n'était que le bras qui me réveillait la nuit. Je devais alors l'étirer en tous sens pour faire de la place aux légions qui campaient dans mes vaisseaux trop petits pour tout ce beau monde. Puis ma jambe droite est devenue la route officielle de leurs déplacements. Je me suis mise à la course à pied et au tennis pour leur donner plus d'espace, pour leur donner un milieu de vie sain. Mais je crois qu'elles n'ont pas apprécié que mes muscles prennent de l'ampleur.

Aujourd'hui, elles vivent dans tout mon côté droit, y compris mon visage. Il paraît qu'elles auraient leur quartier général dans mon cou ; la plaque tournante, l'échangeur serait là, sous la peau, à la lisière des cheveux qui tombent, là où les amoureux romantiques aiment déposer leurs lèvres.

J'ai décidé de rester parce que tu es le seul que je peux appeler « Chéri ». Même si je n'ai plus rien à offrir et que je sens mon intérieur se faire piétiner un peu plus chaque jour, je reste. Même si je n'ai plus l'inspiration requise pour me convaincre de l'existence d'un état qui pourrait ressembler à la félicité. Loin de faire de toi un élu célébré, je reste comme l'immuable, je m'accroche à tes silences et je me nourris de ta constance.

Dans un ciel bleu de petit matin propre, je m'affale sur tes côtes saillantes que je voudrais coupantes pour m'empaler. Je te demande une fois de plus de me parler de tes rêves pour que je puisse rire à la barbe de ce qui m'habite. Je te regarde une fois de plus pendant que ta voix parle de la nuit et je me demande si ce ne serait pas le jour qui ne voudrait plus de moi. Car c'est à la faveur de

la nuit que les fourmis me réveillent ; pour que je voie la lune, pour que tes paupières closes me fassent envie, pour que j'apprécie ta chaleur ensommeillée.

Sous le firmament sale et glauque de l'hiver nocturne, je te demande de me frapper de toutes tes forces, de me pincer, de me couper et de me mordre. Et en bonne personne, tu refuses toujours. Je te crie alors de me saouler jusqu'à ce que je perde conscience, de me faire rire jusqu'à ce que mes joues se fendent, de me flatter jusqu'à ce que ma peau se détache. Et en humain qui connaît les mille bornes à ne pas outrepasser, tu me craches méchamment tout ce que je ne veux pas entendre. Alors, j'abdique. Je ne suis plus qu'une chatte grise en attente d'être ivre. Tu me laisses seule pendant que ta colère prend son envol.

Reviens, petit oiseau du bon sens, tu es le seul à pouvoir me dégivrer d'ici.

***

Je t'ai demandé d'inviter notre ami. Je me suis dit que ça pourrait être amusant, dans tous les sens, pour tous les sens. C'est un ami commun, parfois fulgurant, parfois acerbe, souvent flamboyant, avec qui nous dansions quelquefois jusqu'à plus souffle, à bout de sueur.

Il a franchi le seuil et a pris place à la grande table festive, face à nous deux. Nous avons fait semblant de dire des choses bien senties puis, nous avons bu des litres de vin et avons tenté de défaire le monde jusqu'à atteindre une immatérialité adéquate. Pour diluer nos propos devenus trop prosaïques, j'ai déposé trois verres d'eau au beau milieu de la conversation ; un geste infructueux et superbement ignoré par mes partenaires hautement altérés. J'ai donc bu mon verre d'un coup, je me suis levée et me suis approchée doucement de mon vis-à-vis rivé à sa chaise. J'ai touché son cou, senti crisser son poil dru de bien portant du bout de mes ongles puis je me suis penchée pour embrasser une parcelle de ce papier sablé soigneusement entretenu. Hésitants sur le bord d'une falaise attirante de vertige, nous nous sommes finalement tous jetés au creux d'un désir aviné. Charmant comme tout.

Notre invité ne savait pas qu'une ligne invisible me divisait en deux, qu'une frontière séparant deux contrées hostiles entretenait un front perpétuel le long duquel se massaient des troupes. Que lorsque j'applaudissais de joie, une main frappait trop fort et l'autre en souffrait, que je ne ressentais pas le léger contact de ses doigts lorsqu'il caressait ma cuisse droite et que la moitié de mes lèvres étaient insensibles à ses charmes. Je l'observais tandis que je ne sentais pas sa main qui serrait mon bras, je souriais à la vue de son rictus déformé par l'extase qui cherche la sortie, je m'amusais à suivre des yeux le trajet d'une goutte de sueur qui se formait sur son front avant de tomber sur mon ventre insensible. Nos épuisements en différé ponctuaient une chute dont nous n'apercevions pas la fin. Mais nous sommes tous morts en même temps, incertains d'avoir assez de force pour nous ramasser mutuellement à la petite cuillère.

***

Autre matin de gloire dans la ville aux yeux encore bouffis de ses rêves de samedis soirs pailletés. Le jour demande sa nourriture et mon estomac me réveille flambant nue. Je sens ta chaleur à ma gauche, je ne sens pas la sienne à ma droite. Je me glisse vers le pied du lit dans un mouvement asymétrique parfaitement contrôlé. Le jour, je sais que ça se calme, se tasse et se fait oublier. La nuit a porté conseil aux bataillons qui m'arpentent ; ils se sont sagement retranchés sous les assauts répétés de mes fervents mercenaires.

J'enfile une robe de style après-guerre et je prépare du café comme tous les dimanches. Le soleil fait plein feu sur le désordre de la cuisine. On distingue clairement les empreintes digitales et les rides labiales de ceux qui ont eu la coupe aux lèvres. Les deux loups se réveillent et suivent l'odeur de la vie qui se lève tôt pour m'apercevoir dans mon enveloppe de tissu d'une époque révolue. Celle où la femme se levait aux aurores pour préparer le nouveau jour, pour qu'il soit radieux et avenant. Je suis parée de mes plus beaux atours, comme les vieux qui enfilent un complet pour mourir. Une femme au foyer des années de

rêve ramassant les restes d'une fête de barbares du futur. La bouteille de vin est vide, prête à recevoir un message que l'on pourra jeter à ma mère lorsqu'elle réalisera qu'elle aurait dû m'écouter plutôt que de se préoccuper de ses médiocres tâches quotidiennes.

Je ne sais plus si j'avais de telles envies avant de ne plus me sentir, ou si, de toute façon, je n'ai jamais pu me souffrir. Et face à ce calvaire dont l'échéance ne saurait tarder, je ne ressens plus d'amertume. Je n'ai plus de craintes et j'accepte maintenant l'inévitable va-et-vient du quotidien qui m'attend toujours au détour pour rire de ma finitude. Peu importe. Les fourmis ont également réussi à engourdir la moitié de ma volonté ou de ma pudeur, ce qui laisse une latitude plutôt appréciable aux amateurs de petites bêtes transies, fulgurantes et près d'expirer.

Dans ce matin de lumière et de café fumant, dont l'odeur nous émoustillait presque autant que le tableau béat que nous formions, la vie semblait inébranlable. Le futur proche appartient aux éveillés, peu importe l'heure. Deux valeureux hirsutes vêtus de shorts observent une femme des années cinquante leur servir le petit-déjeuner du haut de ses souliers vernis. L'image même d'une vertu de pacotille à l'esthétique parfaite. En cet instant d'une clarté aveuglante, je souhaitais qu'ils me jettent la première allumette pour qu'enfin je m'embrase dans toute ma féminité déplacée et que ces instants fassent désormais partie de leurs histoires de grossière vanité. Je voulais qu'ils me dévorent sur place, qu'ils m'arrachent des lambeaux de chair chaotique, que la nuit retombe et qu'une nouvelle donne soit distribuée. Pour me laisser consumer, en tout ou en partie, sans me faire prier, pour le meilleur et le pire de ce que la vie nous réserve, en ce jour du Seigneur.